

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Le bon compagnon / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 88-90

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le bon compagnon

C'était au sortir d'une pauvre église des champs où l'on arrivait par de vilains chemins, creux comme des lits de torrents. Un enfant, premier communiant de la veille, avait été prier la Vierge des grâces et il s'en allait parmi les fleurs de l'été, au loin dans les prairies, pour éviter au « brillant » du soulier neuf l'éraflure des cailloux.

Soudain, devant lui, un enfant plus souriant, plus jeune et plus beau que l'Aurore. Il y avait du ciel dans ses yeux et cependant il touchait la terre. Son haleine semblait une brise parfumée ; son teint, une goutte du sang de Dieu tombée dans le lys de Marie. Ses paroles berçaient d'un chant plein de promesses, ses mains fines s'ouvraient sans cesse pour toujours offrir.

Mais ce qui prêtait à ses attitudes les plus simples, une grâce, une souplesse, une légèreté divines, c'étaient deux ailes splendides, deux ailes irisées de lumière ...

II

De sa voix enchanteresse, il dit :

Parce que j'ai entendu ta prière et que j'ai lu dans ton cœur les soupirs craintifs de ton âme, ô ami ! aussi fidèle qu'un frère, aussi doux qu'une mère, je serai ton compagnon sur le chemin de la vie.

Les deux enfants se mirent la main dans la main et ils partirent pleins d'allégresse

III

Plus tard, le premier communiant, devenu jeune homme de vingt ans, peinait, travaillait fort pour le pain quotidien. Dans les champs, dans les bois, dans les vignes, dès

l'aube, il suait jusqu'au soir, content et joyeux, ainsi qu'un messenger du printemps. C'est qu'à côté de lui, l'Autre veillait, chantant dès qu'il n'entendait plus rire, dispersant les nuages dans l'azur.

Aussi fidèle qu'un frère, aussi doux qu'une mère, je serai ton compagnon sur le chemin de la vie.

IV

Dans le jour, ouvertes sur le front de celui qui était devenu homme, les ailes irisées lui versaient la fraîcheur et le courage ; la nuit, fermées sur lui, elles l'enveloppaient de leur plumes tutélaires. Leurs battements chassaient les mauvaises pensées et rythmaient des songes célestes.

Ainsi, l'un près de l'autre, sans se séparer jamais, les deux suivirent sans fatigue les routes longues et poudreuses de l'existence.

Parce que les yeux de l'homme n'avait pas perdu de vue celui qui paraissait venir du ciel, ils ne virent rien des chutes de l'automne, rien des trépas de l'hiver, et le cœur n'eût jamais à pleurer sur aucune faute. Parce que le chrétien, peu sûr de ses forces, consentit à s'appuyer sur le divin inconnu, il ne connut pas le trébuchement de l'ornière et l'épaisseur de la boue. Il resta pur.

— Aussi fidèle qu'un frère, aussi doux qu'une mère, je serai ton compagon sur le chemin de la vie.

V

Ainsi les ans s'enfuirent, comme un vol de colombes dispersées dans l'espace. Ainsi les jours tombèrent comme un collier de perles égréné dans le ruisseau. Ainsi, l'un près de l'autre, sans s'être jamais quittés, au déclin d'un beau jour, ils entrèrent, enlacés et recueillis dans le jardin des ifs, des cyprès et des croix.

En terre, se trouvait un berceau de bois. Concevant que c'était le terme du voyage, après un signe, le chrétien s'y étendit. Son compagnon se pencha, demeura incliné un instant, déploya ses ailes et, dans un grand frisson de liberté, dit :

— O chrétien, aussi fidèle qu'un frère, aussi doux qu'une mère, celui qui fut ton compagnon sur le chemin de la vie se nommait l'*Ange gardien*.

CH. SAINT-MAURICE.